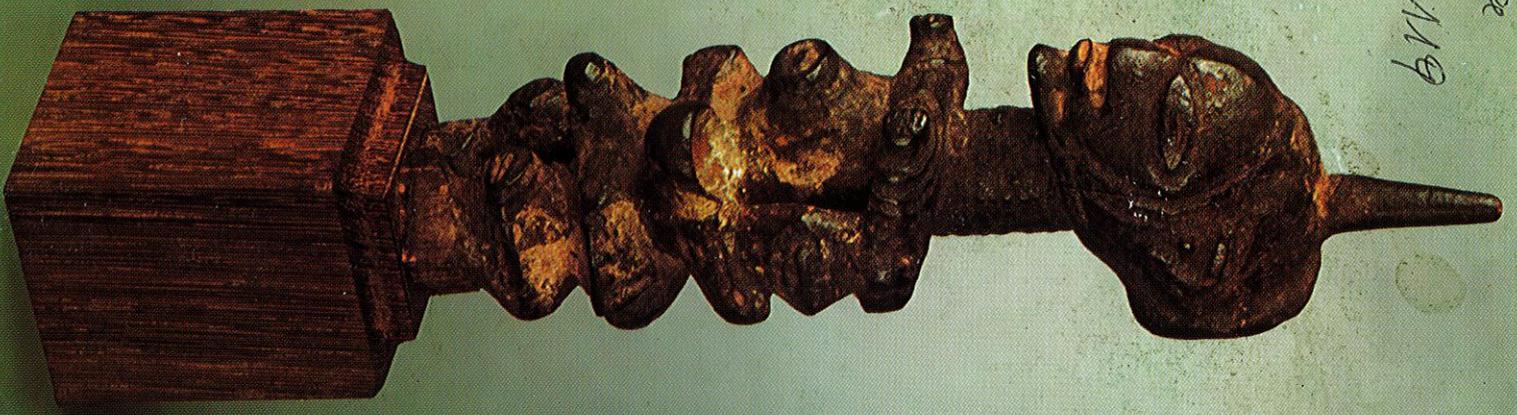


DeToupa
0492 495 119



SAGESSE AFRICAINNE



LES PAROLES D'UN PERE A SON FILS

CULTURE AFRICAINE
N° 91

S.O.S. AFRIKA a.s.b.l.

Siège Social :

Rue E. Van Cauwenbergh, 65

1080 Bruxelles

Brochure éditée pour soutenir les étudiants africains

A l'achat de cette brochure, non seulement vous aidez les étudiants africains, mais aussi vous allez connaître l'Afrique par ses contes et légendes

Contes recueillis et écrits par

Muamba Ngheshe Tamis

Reproduction interdite

Sagesse africaine
Les paroles d'un père à son fils

Bruxelles 2010-5
CULTURE AFRICAINE

EDITION ET DIFFUSION:

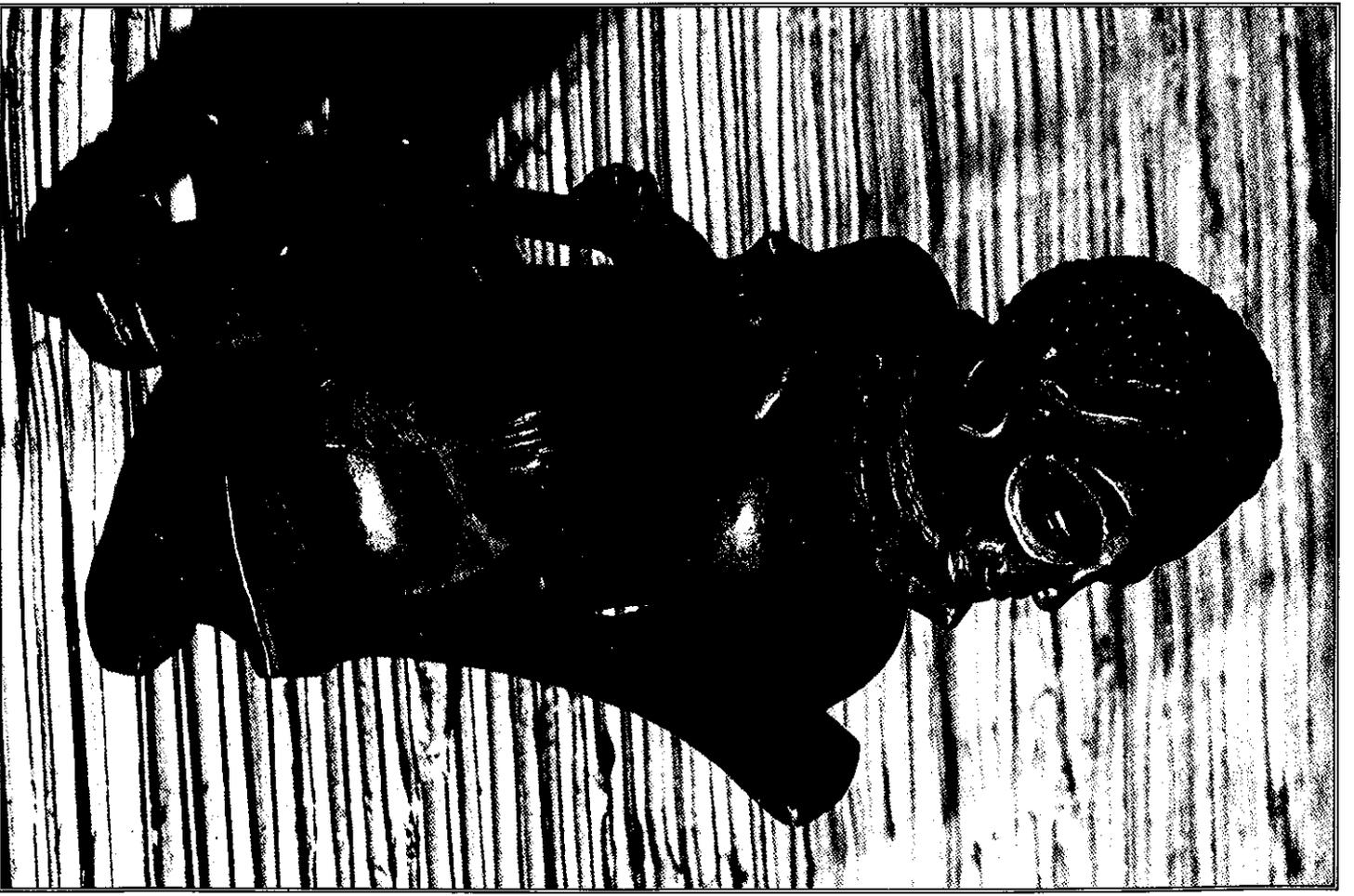
S.O.S. AFRIKA a.s.b.l.
Rue E. Van Cauwenbergh, 65
1080 Bruxelles

Imprimé en Belgique



Table des matières

Un chasseur au paradis	6
Les paroles d'un père à son fils	9
Le brigand et les policiers	12
Le capitaine	16
Les morts ne sont pas morts	19
Problèmes de jeunes couples	22
L'oisillon paresseux	25
Le mythe de la chute	28



Un chasseur au paradis

C'était un chasseur ordinaire, comme on en voit partout. Il menait sa vie conformément à sa nature de chasseur et sans aventures. C'était une monotonie. Son fusil ne quittait presque jamais son épaule.

Des gibiers, sa vie durant, il en avait tués assez pour nourrir tout un continent en un jour. Voici que la mort, cruelle qu'elle est, l'emporta sans état d'âme. Et notre chasseur mourut d'une mort naturelle.

Alors, les cieux et l'enfer, en commission mixte, se réunirent pour décider si l'âme du chasseur devrait rejoindre les bienheureux ou devait aller au tartare.

Ainsi, on mit sur la balance ses œuvres charitables et ses œuvres mauvaises. Fort heureusement pour lui, le bien l'emporta sur le mal. On décida que le chasseur irait au paradis.

A la porte d'entrée du paradis, il eut une dispute entre l'ange qui surveillait la porte et le chasseur, désormais bienheureux, ce dernier tenait à entrer au paradis avec son fusil (toujours sur l'épaule).

L'ange lui rétorqua que c'était insensé qu'il y ait une personne armée au séjour des bienheureux. Après une longue et âpre discussion, l'ange accepta de le laisser entrer avec son arme, erreur ou sagesse ?

Des années passèrent sans anomalies. Voici qu'un jour, contrairement à ce que l'on peut imaginer, alors que le chasseur se trouvait sous un palmier, voyant une colombe descendre du ciel, son instinct de chasseur le reprit.

Il prit son fusil et, avec brio, d'un geste élégant, tira sur l'oiseau. D'un seul coup, la colombe tomba.

Cet évènement paniqua tout le monde, les saints, les bienheureux, les anges, tous s'étonnaient (car il faut préciser, jusque-là, depuis que le paradis existe, il n'y avait jamais eu de coup de feu, ni de mort, ne serait-ce que d'un oiseau). Ce qui est tragique dans cette histoire est que cette colombe n'était rien d'autre que le saint esprit.

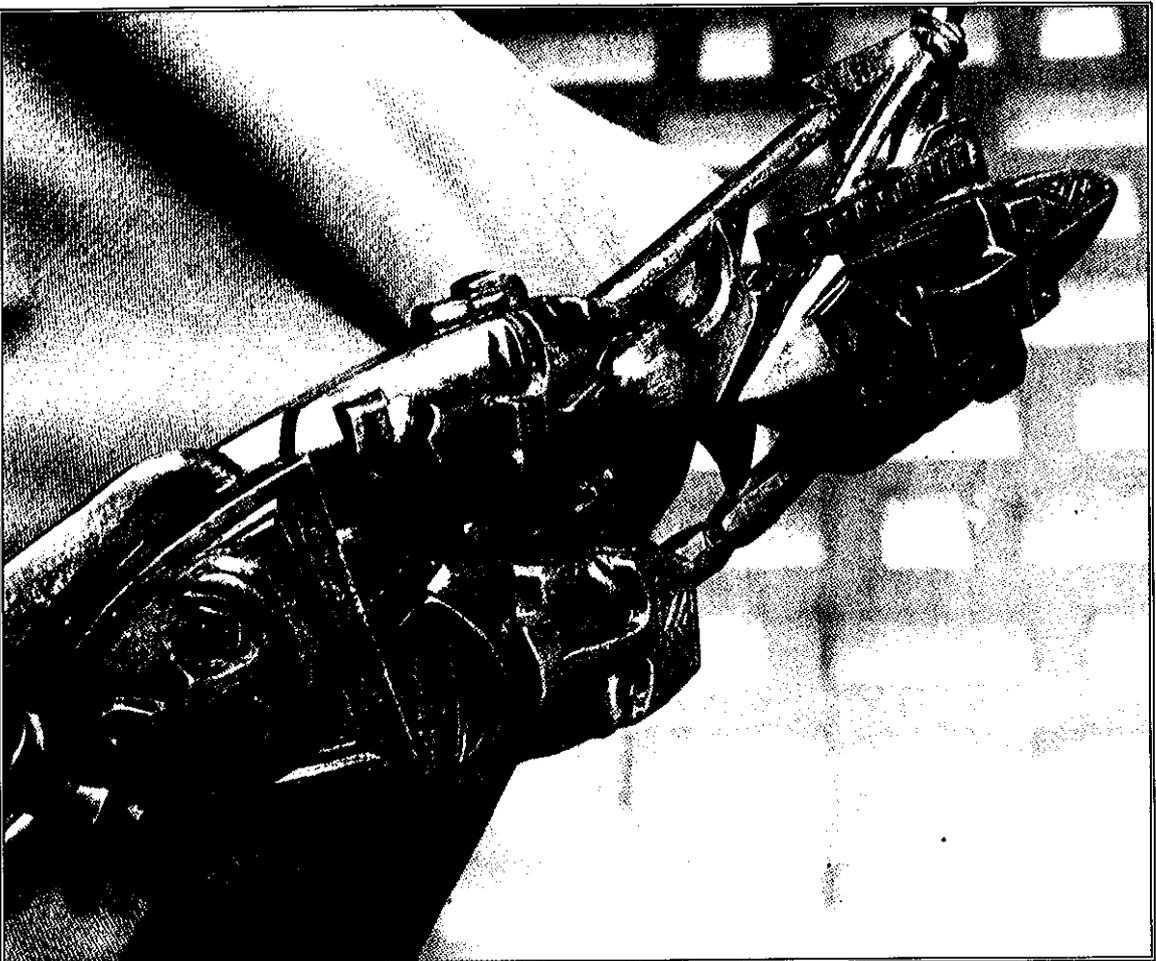
Ainsi, tous ceux qui peuplent le paradis se rassemblèrent pour bannir à jamais ce profanateur, c'est-à-dire le chasseur.

Tout le monde parlait avec véhémence. Et contre toute attente, Joseph, le mari de Marie, c'est-à-dire le père adoptif de Jésus, prit la parole : « Eh ben ! Celui-là aura eu son compte.

Comment pouvait-il se permettre d'engrosser ma femme ? Ces propos furent scandale. Tout le monde se demandait comment, après tant d'années passées au paradis, on pouvait garder rancune contre le saint esprit.

Celui qui dirigeait le débat décida de reporter aux calendes grecques la séance qui traitait de la question du bannissement du chasseur du paradis.

Il proposa plutôt de commencer à enquêter sur les rancunes que les uns pouvaient avoir contre les autres au paradis. Et le chasseur ne fut jamais banni du paradis.



Les paroles d'un père à son fils

Après avoir trimé au pays, un jeune Congolais, par le concours de son père, parvint à obtenir une bourse d'études pour la Belgique.

C'était la fierté de la famille, les gens se disaient : « le notre est maintenant en Europe, nous ne mourrons plus de faim ». Fâcheuse illusion ! En effet, le jeune garçon avait d'autres idées en tête.

Une fois en Belgique, il tourna le dos à sa famille. Aux multiples lettres de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs, il resta non seulement muet, mais aussi indifférent. En tout cas, ce n'était pas pour leur faire plaisir.

Après dix années de vie passée en Europe sans faire le moindre signe à sa famille, celle-ci ne s'intéressait plus à lui. Plus personne ne lui écrivait ni ne cherchait à lui faire une quelconque demande même par l'intermédiaire d'autres gens qui venaient ou qui partaient pour la Belgique. Il était mort pour les siens.

Voyez-vous, la vie est imprévisible, nous ne savons jamais ce que nous réserve l'avenir. Il se fait que, à une certaine période de l'an de crocodiles, la coopération entre la République Démocratique du Congo et la Belgique devint défallante, mieux problématique.

Cela allait avoir des répercussions chez les ressortissants congolais. Pour faire bref : notre bonhomme se retrouva dans la rue, il ne savait à quel saint se vouer.

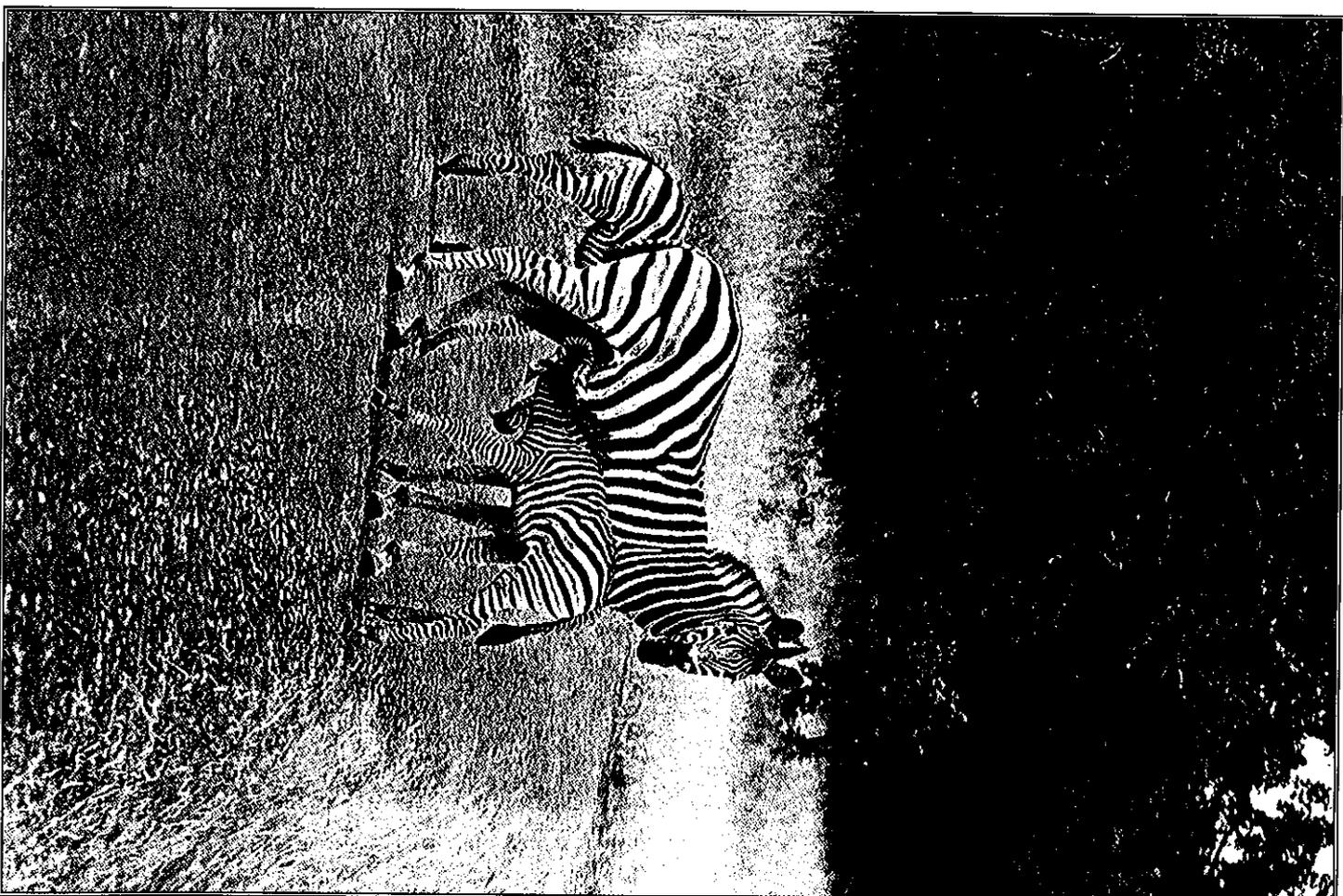
Après avoir fait de la rouspétance dans des églises des Congolais installées en Belgique et n'ayant point trouvé de solution, il se souvint, comme par enchantement, qu'il avait une famille au Congo.

Il résolut d'écrire à son père pour que ce dernier puisse l'aider. La lettre était très brève, sans doute qu'il n'avait aucune raison de se montrer loquace en ces moments-là précis, voici le contenu de cette missive : « Papa, urgence ! Sinon cadavre. Au secours ! Ton fils ».

Alors, le père qui reçut cette lettre dans l'espoir que le fils lui avait envoyé un petit rien, lorsqu'il l'ouvrit et la lit, il fut irrité.

C'est ainsi qu'il lui écrit une autre lettre aussi courte que celle qu'il avait reçue et dont voici le contenu : « Aucun problème, fils ! Cercueil déjà prêt. Nous t'attendons. Ton père ».

Je vous laisse le soin, cher lecteur, d'imaginer la suite de l'histoire.



Le brigand et les policiers

Il y eut un brigand redoutable qui s'était spécialisé à voler dans des grands magasins et des supermarchés. A maintes reprises, il avait réussi à échapper à la police.

Et comme il y a un temps pour toute chose : un temps pour rire et un temps pour pleurer ; un temps pour voler et un temps pour être arrêté, selon l'ordre naturel des choses ; le temps de son malheur était arrivé.

Pourtant, la nuit de ce jour-là précisément, le jour où il allait être arrêté, il avait eu une prémonition... Mais notre bonhomme n'était pas du genre à accorder de considération à ces superstitions.

Un détail ! Notre brigand cambriolait le jour alors que la nuit il dormait paisiblement comme tout le monde et ronflait comme un Polonais.

Ca devait être un jour comme les autres. Le soleil était au Zénith et les paisibles citoyens de la capitale kinoise vaquaient à leurs occupations.

C'était dans un supermarché de la place. Grâce aux caméras cachées notre brigand fut surpris en flagrant délit. Les agents de sécurité du supermarché essayèrent de l'appréhender, mais sans succès ! Il leur glissa littéralement, entre les doigts. Il sortit de là et courut à toute vitesse.

Malheureusement pour lui, un pick-up de la police passait aux environs. Dès que les policiers l'aperçurent, parce que son visage leur était familier, ils se mirent à sa poursuite.

C'était au Boulevard du Trente Juin. Le voleur se frayait un chemin à travers la foule qui restait spectatrice.

Personne, des passants, n'osait arrêter le voleur, car, il faut le dire, la police elle-même n'a pas bonne réputation. Aussi, personne ne comprenait vraiment ce qui se passait.

Le voleur réussit à arriver jusqu'à la morgue de l'hôpital général de Kinshasa. Il supplia les gardiens de la morgue de le cacher, car il était en danger, leur dit-il. Alors on l'assimila aux cadavres

Quand les policiers vinrent demander aux gardiens s'ils avaient vu un voleur fugitif, ceux-là répondirent par la négative, sans doute au nom d'une prétendue solidarité africaine. Cependant, les agents de l'ordre n'étaient point dupes, ils ne crurent pas leur propos.

Il ne restait qu'une seule solution, celle de vérifier eux-mêmes si on ne le cachait pas dans la chambre où étaient exposés les cadavres.

Ainsi, le haut gradé qui était là ordonna à l'adjudant-chef de pénétrer dans la chambre des corps sans vie. Une fois à l'intérieur, le sous-officier n'arrivait pas à distinguer les corps des morts du corps du brigand. Alors, il utilisa une astuce.

Il se mit à parler : « Moi, s'adressait-il aux corps sans vie, je suis venu faire mon boulot. L'Etat congolais a décidé d'organiser pour vous des funérailles exceptionnelles. Aussi, je sollicite votre collaboration pour l'identification que je vais faire.

Que ceux qui étaient morts le lundi soulevèrent leurs mains ! ... un, deux, trois merci. Que ceux qui étaient morts le mardi puissent se manifester : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, merci... »

Le brigand, alors les yeux fermés, aussi idiot qu'impitoyable, finit lui aussi par soulever sa main. Au policier de s'exclamer : « Tu en as mis du temps, c'est justement toi que je cherchais. Comment peux-tu croire qu'un cadavre peut soulever sa main ? ». Et on l'arrêta.

Le capitaine

On raconte, là-bas au village Makombo, il y eut des anthropophages, drôles de personnes ! En effet, ces gens étaient impitoyables, quoique, fort heureusement, ils n'étaient point nombreux.

De plus, ils vivaient dans l'ombre, c'est-à-dire qu'ils se cachaient pour inquiéter les paisibles citoyens.

Voici que l'armée fut alertée : Le but étant de traquer ces inciviques sans scrupules. La tâche n'allait pas être facile.

Pour ne pas épiloguer là-dessus, je dis simplement qu'un capitaine de l'armée dut payer de sa vie la paix pour ce coin du pays.

Il fut mangé par les cannibales. Toutefois, l'armée réussit à anéantir cette bande de bandits.

Parmi ces militaires, il y avait un lieutenant qui était très attaché au capitaine martyr. C'était son ami. Il avait juré que toute sa vie, il la consacrerait à traquer des anthropophages.

Quelques mois plus tard, le lieutenant quitta le village Makombo, pour la capitale. C'était pour des raisons d'études universitaires dans le cadre de la réforme de l'armée.

Un jour, alors qu'il était dans une salle de cours il entendit son professeur prononcer ces mots : « Il y a de cela quelques mois, j'avais mangé un capitaine dans un restaurant au village Makombo. Ah que c'était délicieux ! ».

En réalité, le professeur parlait de la variété de poisson qu'on appelle capitaine, mais le lieutenant ne l'entendait pas de cette oreille.

Il crut qu'il s'agissait de son ami le capitaine qui a été sauvagement tué et mangé par les cannibales. Bref, il crut que le professeur faisait partie de cette bande d'inciviques.

Il s'arrangea et trouva les autres militaires étudiants pour venir faire payer son crime à ce professeur.

Fort heureusement pour celui-ci, il sut se défendre et les convaincre qu'il parlait du poisson et non de leur capitaine de l'armée. Un malentendu peut entraîner quelqu'un à la mort.

Les morts ne sont pas morts

« Les morts ne sont pas morts », dit-on. Cette maxime suppose que les morts méritent respect de la part des vivants. Ce respect implique aussi qu'on ne puisse pas troubler leur demeure.

C'était à Kinshasa, près du cimetière de Kitambo que certaines gens ont fait l'expérience fâcheuse de cette sagesse populaire.

En effet, un monsieur qui revenait du centre ville et qui n'avait pas de quoi payer son transport résolut de jouer un sale tour au contrôleur des billets.

Il prit le bus comme tout le monde. Il n'avait adressé la parole à personne. Il se donnait un air mystérieux. Le bus avait déjà quitté le centre ville... Jusque-là, personne ne prêtait vraiment attention à ce passager bien étrange.

Arrivé à l'entrée du cimetière de Kitambo, il dit au chauffeur : « Je descends par ici ! ». Alors le contrôleur des billets lui répliqua : « Pour ça, il faut d'abord que tu paies ton ticket ».

Le personnage mystérieux descendit du bus avec précipitation et dit au receveur : « Viens, si tu le peux, jusque dans ma demeure et je te payerai ton billet ». Le contrôleur, tétu, le voyant entrer au cimetière, le poursuivit.



C'était déjà le soir et l'obscurité gagnait du terrain. L'on pouvait aussi entendre des cris lugubres de certains oiseaux.

Les deux personnages pénétrèrent dans le cimetière. Le receveur, visiblement en colère, dit à nouveau : « Qui que tu sois, démon ou ange, tu dois payer ton billet ».

Le personnage mystérieux comprit que l'affaire devenait sérieuse et qu'il n'allait pas s'en tirer si facilement. Alors il s'arrêta devant une grande tombe, et cria : « Je suis là, c'est moi ! Ouvrez ». Le contrôleur ne l'avait pas quitté de vue.

Ainsi, un fou qui dormait à l'intérieur de la tombe l'ouvrit en disant : « Qu'est-ce qui se passe ici ? ». Au vu de cet événement, et le receveur et le passager insolvable et le fou du cimetière, tous prirent la fuite.

Alors que ces trois personnages couraient en répétant sans cesse ce qu'ils croyaient avoir vu, le chauffeur (ainsi que les autres passagers) eut tellement peur qu'il démarra et roula à toute vitesse.

Le contrôleur n'avait pas eu le temps de le rejoindre... et depuis ce jour-là, les bruits se répandirent, à tort bien sûr, qu'il y avait des morts vivants au cimetière de Kitambo et qu'il était préférable de ne point troubler leur repos.



PROBLEME DES JEUNES COUPLES

Dans un couple, l'incompréhension entraîne la suspicion, la confusion et la méfiance. Les jeunes couples inexpérimentés tombent souvent dans ce gouffre. Je m'en vais vous conter l'histoire de Kambale et de Ikongo.

Le jour où Kambale avait vu Ikongo, ce fut le coup de foudre : c'était comme un enfant qui voit le soleil pour la première fois. Seulement, voyez-vous, ce jeune garçon était de nature timide et réservée.

Cependant, il ne fallait pas être psychologue pour comprendre que la manière dont il regardait la fille traduisait l'amour. Plus le temps passait, plus cet amour grandissait dans son cœur.

Un bel après midi, Kambale causait avec son meilleur ami. Soudain, Ikongo passa devant eux. Le garçon dit à son copain ce qui suit :

- Sincèrement, je suis amoureux de cette fille, mais je ne sais pas comment le lui dire, quelle formule utiliser.
- C'est facile, répliqua son camarade. Tu l'appelles et tu lui livres ton cœur naturellement. Il serait mieux que tu le fasses maintenant même.

A ces propos, Kambale prit courage (parce qu'il fallait bien qu'il en ait) et appela la fille.

Pendant la conversation, la réaction de la Nenette était plutôt prometteuse et encourageante. Aussi, les deux jeunes gens finirent par s'aimer.

Mais il eut un problème : chacun attendait une preuve d'amour de l'autre. Les deux s'arrangeaient à ne pas se faire comprendre et à ne pas se voir plus souvent. Ce manque de dialogue entraîna l'incompréhension, car il faut dire que les deux ne dialoguaient plus ; c'était plutôt une sorte des monologues interposés, où chacun reste, mieux campé sur sa position.

Le temps, l'absence finirent par leur faire prendre conscience qu'il était nécessaire qu'ils se comprennent, car ils s'aimaient d'un amour véritable.

L'OISILLON PARESSEUX

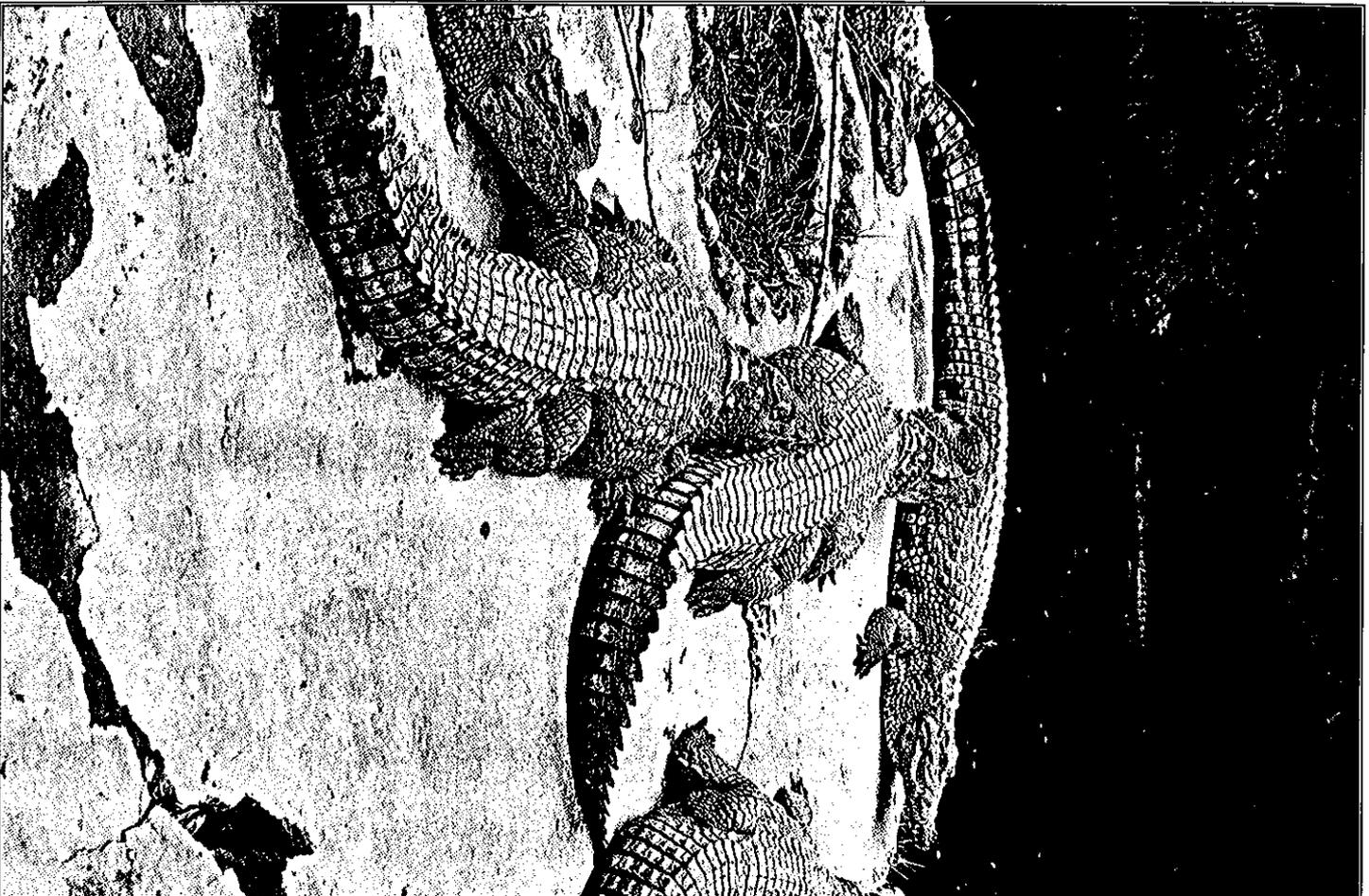
Il arriva une époque où tous les oiseaux mâles partirent pour un lointain pays et pour ne plus revenir : aussi, tous les jours, un oiseau femelle apportait quoi à manger à ses oisillons encore sans plumes au buisson. C'était l'approche de la sèche saison : dans la saison sèche, les paysans mettaient le feu dans la brousse pour fertiliser le sol, ils écoquaient donc.

Par bonheur, les plumes de ces oiselets s'étaient écloses très vite avant l'apocalypse : le vol leur était chose naturelle ...

Cependant, l'un de ces menus oiseaux était natif paresseux : il déclostait ses plumes à longueur de jours, craignant que quand il commencera à voler, sa mère ne lui apportera plus de la nourriture (comme c'était le cas de ses frères ...).

Par amour maternel, ayant appris l'intention de son petit, la mère parla à cet oisillon fainéant en ces termes :

« Mon fils, gardes bien à cœur ce que je vais te dire : il arrivera un moment, qui n'est pas loin, où tu seras seul face au danger. Et pour te secourir, maman ne sera pas là ; il te faudra compter sur toi-même. Et je pense que tes ailes pourraient t'être à une grande utilité. Je ne suis pas Dieu ... Tu dois prendre conscience de ce que je viens à te dire et agir ainsi en connaissance de cause. Bref : renonce à ton intention puérile ... »



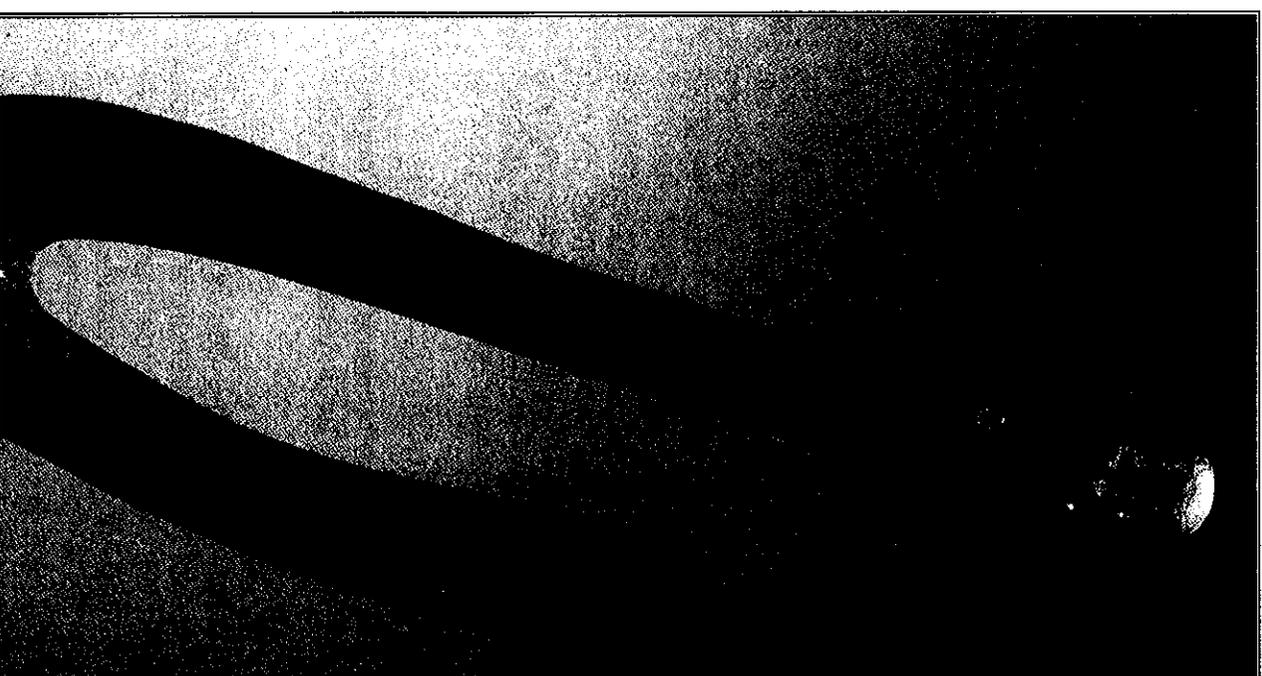
Notre petit personnage demeurra comme une pierre qu'on tente vainement de faire pénétrer l'eau : il resta insensible à ce discours ...

Le temps passa et celui-ci dédaigna de changer. Cependant, l'heure de l'écobuage, oh ! heure macabre ! oh ! heure de malheur sonna ! ... la mère était partie dans sa routine et les autres oiseaux dans la leur (puisque'ils n'étaient plus des oisillons).

Mais l'oiselet paresseux était resté au nid, puisqu'il n'avait plus des plumes à force de les declorer tous les jours. Ainsi, hélas ! les paysans mirent-ils du feu dans la savane. Aussitôt toute la brousse fut baignée de feux immenses : on dirait l'enfer. Ce pauvre petit oiseau paresseux tenta vainement de s'échapper, mais ne parvint pas et ne sut pas non plus à quel Saint se vouer : il fut consumé vivant par le feu, car et le nid et les arbres et les feuilles et les herbes, tout était embrasé.

Du haut de cieux, à une distance fort éloigné de là, la mère aperçut la fumée noire montait à la place du buisson et sut que c'était l'écobuage : sa douleur fut indicible ...

« Apprenons à voler de nos propres ailes ... »



LE MYTHE DE LA CHUTE

Légion sont les traditions qui stipulent que, à l'origine, l'homme habitait un jardin magnifique où il faisait beau vivre ... je me propose de vous livrer la version negro-africaine de la chute de l'homme.

La légende nous apprend que, après avoir créé les hommes, Dieu les mit dans un jardin au milieu d'une grande forêt et les dota d'un pouvoir auto-reproducteur. C'est dire qu'il n'y avait pas de femme. Pourtant, il y avait un périmètre que personne ne devait dépasser ; ainsi avait dit l'Eternel. Là, ils suivaient un régime alimentaire végétarien, car le Très Haut leur avait déconseillé de manger de la viande pour préserver leurs attributs divins : éternité, pouvoir auto-reproducteur, etc. Il faut dire que ces hommes originels ne manquaient de rien et vivaient dans l'harmonie parfaite. Cet état de la nature avait quelque chose de pureté et d'innocence indescriptibles.

Cependant, la nature humaine, depuis l'origine, a toujours été faillible. L'homme avait tendance à vouloir enfreindre les règles.

Ainsi, un jour, un homme décide de s'adonner à un régime carné : il résolut de s'en prendre à une antilope. Dès que la bête comprit les intentions de cet homme, elle prit la fuite. Aussitôt, l'homme se mit à sa poursuite. La bête se frayait une voie à travers la forêt. Sans s'en rendre compte, l'homme avait franchi les limites du périmètre de son domaine ; et cela à cause de son égocentrisme et son entêtement.

Au-delà de ces limites, l'antilope se cacha et l'homme décide de mettre le feu pour prendre au piège cet animal tant convoité.

Hélas ! C'est plutôt l'homme lui-même qui fut brûlé et ainsi n'avait plus de corps physique, pire encore, la structure qu'il avait alors ne correspondait plus avec celle qu'il avait au jardin originel. De peur qu'il soit perdu a jamais, les hommes qui étaient restés au jardin lui créèrent un autre corps et une femme.

Ainsi, ils placèrent cet homme et sa femme dans un monde qui n'était pas prévu dans le plan divin : la terre. Là, ils pourront faire l'expérience de la souffrance pour acquérir la maturité.

Aussi, on raconte que quand un homme arrive à maturité, les ancêtres qui sont restés de l'autre côté viennent le prendre et le réintégrer dans sa vie originelle.

Par la publication de cette brochure,
l'association entend :

1. Aider les Africains ;
2. Soutenir les étudiants dans la
réalisation de leurs études et recherches ;
3. Contribuer à leur intégration et épanouissement
dans la Communauté Européenne.

Vendu au prix de soutien
de 5 €

Merci et au revoir

*Prière de ne pas émettre un chèque
ou tout autre effet de commerce*



